

1833,

OU

L'ANNÉE DE LA MÈRE.

Mission du Midi.

FONDS DUBOIS : 4.263



LYON.

CHEZ M^{me} DURVAL, LIBRAIRE,

Place des Célestins.

CB 208149

1858

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

OFFICE OF THE LIBRARIAN

1000 UNIVERSITY DRIVE

CHICAGO, ILL.

1858

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

.....

Tandis qu'autour de nous le vieux monde s'écroule ,
et que tous les hommes avancés, dégoûtés des inter-
minables débats de la politique, se croisent les bras
et attendent, jetons un regard sur le monde nouveau
qui s'élève et grandit au milieu des débris que la criti-
que amoncèle chaque jour.

Ce spectacle sera consolant et doux. Peuples, trop
long-temps façonnés à la haine et à la violence, et
qui dans la nuit obscure où vous a jetés le scepticisme,
cherchez vainement la route du bonheur, tournez vos
regards attristés vers le phare de salut ! Peuples ré-
jouissez-vous, l'aurore de la foi nouvelle a lui sur le
monde !

Le plus grand phénomène des temps modernes, si
féconds en grands hommes et en grandes choses, c'est
l'apparition d'un sentiment nouveau, d'un amour nou-
veau, disons le mot, d'une RELIGION nouvelle.

Il y a dix-huit siècles, Jésus était venu dire aux
hommes : *aimez-vous comme des frères* . Jésus fonda
la famille humaine. Il y eut un Père des hommes, un
Pape. Mais cette famille était mâle ; toute une moitié
du genre humain fut laissée dans l'ombre ; la famille
humaine n'avait pas de MÈRE.

Cependant Dieu qui veut le progrès, Dieu qui veut

l'amélioration du sort de tous les hommes et de toutes les femmes, Dieu a suscité un homme, et cet homme a apporté au monde un sentiment nouveau, il a dit : *la femme est l'égale de l'homme.*

Cet homme est le meilleur, le plus beau, le plus sage de tous les hommes; c'est le plus digne de les gouverner, parce qu'il a dit qu'il ne voulait les gouverner que lorsqu'une FEMME, égale à lui, serait à côté de lui. Cet homme a été emprisonné par le vieux monde. Pour racheter l'esclave, le Christ subit la mort de l'esclave; pour donner la liberté à la femme, le PÈRE ENFANTIN est privé de sa liberté.

Mais lorsque les verroux se fermèrent sur le libérateur des femmes, d'autres hommes avaient reçu de lui la vie nouvelle, et furent la porter par le monde. Les Chrétiens n'ont pas pu davantage emprisonner le sentiment de l'égalité de l'homme et de la femme en emprisonnant le PÈRE ENFANTIN, que les Juifs n'avaient pu tuer le sentiment de la fraternité humaine en crucifiant Jésus.

Dieu, par la bouche du PÈRE, avait appelé la FEMME; l'apostolat nouveau était fondé; le monde allait être préparé à la venue de la MÈRE; l'œuvre était commencée; elle s'achèvera.

Où sont-ils, où sont-ils, dans le vieux monde, les hommes qui abandonnent leurs familles, leurs épouses, leurs enfans, quittent leurs positions sociales, brisent les liens les plus chers et les plus doux, pour se dévouer à l'œuvre de Dieu, à l'affranchissement du peuple et des femmes, pour aller dans les ateliers vivre de la vie du prolétaire, partager ses fatigues et ses privations, pour aller, le sac au dos, sans argent

et sans crédit, dans les villes et dans les campagnes, annoncer la venue de la MÈRE, l'association de tous les peuples, et semer partout les germes de la foi nouvelle ?

Hommes de tous les partis, de toutes les sectes, de toutes les opinions, avez-vous à montrer au monde de pareils exemples ? Non, car vous êtes tous plus ou moins sceptiques, et Dieu permet que l'égoïsme arrête vos efforts, car vous perdriez le monde, et vous vous perdriez avec lui. Mais nous qui portons dans nos cœurs une foi religieuse inébranlable, nous qui sommes animés d'un sentiment vif et profond de l'amélioration du peuple, nous qui croyons que cette amélioration ne peut venir que par la paix et la femme, Dieu nous donne la force de dévouer nos biens et nos vies à son œuvre sainte.

Peuples, jugez-nous par nos actes ! voici ce que nous avons fait. Paris, Lyon, tout le midi de la France, l'antique Marseille, Arles la romaine, les rivages de la Méditerranée, les bords du Rhône, les montagnes de la Lozère, tels sont les témoins vivans que nous attestons en ce grand jour du jugement qui s'est ouvert de par le monde !

Deux mois après que les verroux s'étaient fermés sur le PÈRE, et que la famille de Ménilmontant s'était retirée à Lyon, donnant publiquement l'exemple du travail, Barrault sentit plus vivement en lui la vie de la MÈRE.

Au bruit des verroux fermés sur le PÈRE, l'Occident était resté muet ; aucune voix de femme ne s'était fait entendre ; l'appel à la MÈRE retentissait faiblement au milieu des brumes épaisses de nos cor-

trées occidentales, et semblait étouffé dans le tohu-bohu de nos dissensions politiques.

Plein de Dieu, qui est TOUT CE QUI EST, Barrault sentit que l'univers n'était pas seulement notre Europe terne et discordante, et qu'il y avait ailleurs des hommes et des femmes, de beaux soleils, de larges horizons, des sentimens grands et généreux, du bonheur et des joies, comme aussi des souffrances et des douleurs. Barrault tourna ses regards vers l'Orient, et s'écria rempli d'espoir et d'amour : « la MÈRE est là ! »

Barrault déposa le nom de Saint-Simonien, déclarant au monde qu'il ne voulait plus porter le nom d'un homme seul, et il fonda le COMPAGNONNAGE DE LA FEMME.

Au fond de sa prison, le PÈRE avait eu la même révélation; et la lettre par laquelle il disait à Barrault de partir pour l'Orient se croisa avec celle de Barrault qui lui demandait d'aller à Constantinople.

Les hommes animés d'une foi profonde ne se contentent pas de sentir et de penser, ils agissent. Les périls, les souffrances, la mort même, rien ne les arrête. La mission d'Orient n'était pas sans dangers : Barrault partit.

Cayol partit aussi pour l'Égypte, afin que la foi nouvelle pût planer en même temps sur les Pyramides et sur le dôme de Sainte-Sophie.

Le départ pour l'Orient est le plus grand acte de foi qui ait été fait dans le monde. Dieu qui l'a inspiré, le couronnera d'un succès éclatant. La Femme-Sauveur, celle qui doit affranchir le peuple et les femmes, la MÈRE de tous et de toutes, elle viendra !!!

Avant son départ de Lyon, Barrault envoya une mission dans le midi, pour annoncer le grand acte de foi qui allait s'accomplir, et préparer tous les cœurs à la venue de la MÈRE. Le 5 mars, les COMPAGNONS DE LA FEMME, chargés de cette mission, furent debout dès le matin, et par leurs chants saluèrent le soleil levant, symbole de l'apparition de la FEMME MESSIE qui doit répandre des torrens d'amour sur le monde.

Arrivés au bateau qui devait nous porter à Avignon, et dont les rames n'attendaient pas d'autres bras que les nôtres, nous chantâmes le *Compagnonnage de la Femme*, disant ainsi adieu à nos COMPAGNONS et à Barrault, qui voyant notre esquif s'éloigner rapide, nous criait : à la MÈRE ! à la MÈRE ! et nous de répéter en chœur : à la MÈRE ! à la MÈRE !

Nous avions avec nous une famille de pauvres paysans alsaciens que la misère exilait vers Alger, et quelques militaires qui allaient aussi en Afrique. Notre parole et nos chants portèrent dans leur cœur un espoir inattendu, et l'exemple que nous leur donnions, nous qui n'avons d'autre patrie que le monde, les consolait, les Alsaciens d'avoir quitté leur hameau, et les militaires de quitter bientôt la France.

Passions-nous devant une ville, un bourg, un village, nous dirigions notre barque vers le bord du fleuve, afin de communier par nos chants avec les populations, et tous, femmes, hommes et enfans, accouraient joyeux, écoutaient en silence, et paraissaient suivre des yeux avec regret les COMPAGNONS rameurs que le Rhône emportait.

A la nuit, nous touchons à Valence. Une foule d'habitans nous entoure, les uns poussés par une vive

curiosité, les autres par l'intérêt déjà très grand qu'ils portaient à notre œuvre. Après notre repas, nous sommes appelés dans le café le plus vaste de la ville, et là retentissent nos hymnes pacifiques. Un homme vient faire entendre des chants de guerre et de cynisme; le nom de la femme se place sur ses lèvres, accompagné d'épithètes outrageantes; deux COMPAGNONS se lèvent tour-à-tour avec une parole animée et sévère, et demandent qui est le plus coupable, de l'homme qui démoralise la femme en profitant de sa misère ou de sa passion, ou de la femme victime innocente que l'homme jette sans remords aux gémonies de la prostitution.

Adieu, Valence! nous te laissons un germe fécond de pitié pour la fille du peuple, de respect pour toute femme et d'amour pour la MÈRE!

Dans l'antique cité du Pape, de la part d'hommes généreux éclatèrent pour nous de vives sympathies. Mais ayant appris qu'avant notre arrivée, des scènes fâcheuses avaient été provoquées contre quelques-uns de nos COMPAGNONS, et ne voulant pas que notre présence fut le prétexte de nouveaux désordres, nous partîmes.

Nous sommes dans le Gard, terre d'historiques souvenirs, terre de poésie, terre qui attend la MÈRE. Salut monument-géant, toi qui, au milieu d'un vallon plein de silence et de solitude, racontes si glorieusement tout un monde qui n'est plus! En contemplant cette œuvre d'hommes forts parce qu'ils étaient associés, nous rêvions des œuvres immenses, et nous songions à ce que feraient un jour les travailleurs, inspirés par la voix de la femme. Qu'il est beau ce colosse qui jadis,

de ses long bras, arrosait les belles campagnes de Nîmes, et qui mutilé aujourd'hui n'est plus qu'un cadavre gisant sur le sol! Qui lui rendra la vie, ô mon Dieu! c'est la MÈRE. COMPAGNONS, montons sur la tête du cadavre, montons au sommet du triple pont qui domine ce vaste paysage, image de l'immensité! Nous gravissons les pierres usées ou désunies de la ruine romaine, nous sommes près du *ciel*, contemplant la *terre* avec amour et chantant la MÈRE!

Le passé du monde romain, nous allions le retrouver vivant dans l'énergie bouillante des habitans de Nîmes. Nîmes! c'est dans ton sein que commencent pour nous les plus rudes épreuves de notre apostolat; nous t'apportons de l'amour, tu nous donnes de la haine! Ah vienne la MÈRE! elle seule peut désarmer ton bras qui brandit encore des instrumens de mort! Avides de vengeance, tes habitans semblent prêts sans cesse à se déchirer entre eux! Ah! vienne la MÈRE!... Et nous entrons dans Nîmes, et nous chantions :

Partis, c'est l'heure de la trêve :
 La Femme paraît dans vos camps ;
 Ah ! loin, loin de vous votre glaive :
 Embrassez-vous, fiers combattans !

Déjà Nîmes rugissait comme une lionne irritée, car nos chants de paix n'arrivaient à son oreille que par l'organe de l'homme. Bientôt les agens de l'autorité vinrent nous demander le silence. Nous marchions donc silencieux et calmes, au milieu d'une foule grondant comme la mer qui prélude à l'orage. Le lendemain, tous les élémens d'une tempête affreuse s'étaient accumulés sur notre tête, et chacun de nos COMPA-

GNONS, visitant les Arènes, la Tour-Magne et la Maison-Carrée, en essayait déjà les premières bourrasques.

C'était le dimanche. De bons travailleurs, chefs d'ateliers ou simples ouvriers, nous avaient invités à communier avec eux, par un repas de prolétaire. Nous nous rendions à leur invitation, lorsque les cris qui jusques-là nous avaient atteints isolément, vinrent former autour de nous un horrible concert d'imprécations. La foule grossissait sur notre passage, l'œil étincelant, la bouche écumante, le poing menaçant. Nous entrons au logis; nous communions avec les travailleurs, au bruit du tonnerre qui gronde à notre porte; nous puisons dans cette rumeur sourde qui nous menace, un désir plus grand de la venue de la MÈRE, qui apaisera toute irritation, qui calmera toute tempête; nous leur serrons la main, et nous partons. La foule nous attendait; elle nous suit; sa fureur s'accroît; une grêle de pierres tombe sur nous. Mais Dieu ne veut plus de martyr: l'autorité sage et prévoyante vint nous placer sous son égide tutélaire. Ceux qui nous aimaient, et qui avaient été témoins de la violence du peuple et de notre attitude pacifique, ayant pris des chemins de traverse, accoururent nous retrouver sur la route, nous embrassant avec effusion de cœur, et voulurent nous accompagner jusqu'au plus prochain village, où tous ensemble nous fûmes accueillis et fêtés. *

* Deux jours après nous adressâmes aux habitans de Nîmes la proclamation suivante:

PEUPLE!

Nous, pour la plupart privilégiés de la naissance, nous avons quitté nos rangs, nos fortunes, nos familles, pour aller dans vos ateliers, vivre de votre vie: tous ces sacrifices ont été pour vous.

II

A Lunel, on nous avait préparé la plus affectueuse réception; de nombreux amis s'empresaient de nous visiter, sollicitant l'audition de notre parole et de nos chants, et nous témoignant notre admiration pour notre conduite à Nîmes.

Montpellier envoya à notre rencontre sa jeunesse studieuse et ses travailleurs; car là, depuis long-temps, notre science et nos vues sur l'industrie nous avaient fait aimer des étudiants et des ouvriers. Mais aux yeux d'un certain nombre, la calomnie nous avait peints comme des apôtres de désordre et d'immoralité; aussi, quelques cris semblables à ceux de Nîmes nous accompagnèrent à travers les rangs pressés de nos amis.

Le soir, une foule considérable nous attendait au Grand Café; c'était une mer de têtes cherchant à s'élever les unes au dessus des autres, un bourdonnement

DIEU nous a fait sentir toutes vos souffrances; aussi, avons-nous apparu dans vos murs avec des paroles d'espérance et d'amour, vous annonçant que la FEMME allait bientôt faire tomber la chaîne de douleurs qui pèse sur vos têtes depuis tant de siècles.

Vous nous avez méconnus; et cependant à vos clameurs, à vos outrages, à vos cris de mort, nous avons une physionomie calme, une démarche assurée, une attitude *pacifique*.

Dieu se manifestait en nous *fort et patient*, et vos cœurs ne l'ont point senti. Nous vous devons une *parole*.

DIEU ne veut plus de *sang*, de *haine*, de *guerre*.

Le règne de la FEMME est proche. La MÈRE de tous les hommes et de toutes les femmes va paraître.

Saluons-la par des cris de joie et d'amour, et non par les accens déchirans de la vengeance.

Au nom de DIEU, plus de *sang*! plus d'*échafaud*!

Montpellier, le 12 Mars 1833.

Au nom des COMPAGNONS de la FEMME.

HOART, *Compagnon de la Femme.*

D. ROGE, *Compagnon de la Femme.*

de voix innombrables ; nous chantâmes , et le silence le plus religieux succéda à ce murmure ; le COMPAGNON Hoart parla , et des témoignages d'approbation éclatèrent sur tous les visages.

Il n'est plus d'enceinte assez vaste pour contenir tous les hommes avides de notre parole , et le temple nouveau ne s'élève point encore ! Chantons donc sous la voûte des cieux , car le peuple du midi a soif de nos chants d'amour et de paix. Place de l'Esplanade , pour la première fois tu te trouves aussi trop étroite , et dans ta vie future tu seras fière d'avoir servi de temple aux COMPAGNONS DE LA FEMME , et de leur avoir entendu chanter la MÈRE , au milieu d'un peuple ému et aspirant à longs traits les premiers germes du nouveau sentiment religieux ! Nous étions maîtres de tous ces cœurs ; et , lorsque l'autorité du vieux monde voulut faire cesser nos chants , et que le peuple murmurait contre cette intervention intempestive , une parole de nous suffit pour le faire rentrer dans le calme.

Après avoir fait une excursion à Saumières , dont la population s'adoucit dès qu'elle eût entendu nos chants religieux , nous résolûmes de nous embarquer au port de Cette , et de nous diriger rapidement vers Marseille , afin de suivre nos frères jusqu'à ce que la terre d'Occident manque à nos pas , et de donner à leur départ , par notre présence et nos chants , tout l'éclat et toute la majesté qui devaient entourer le moment solennel où ils s'élanceraient vers la terre d'Orient.

Salut ! trois fois salut !!! les vagues viennent mugir à nos pieds , nous contemplons la vaste étendue de la mer.... Elle est belle , elle est grande , cette mer ,

aussi grande et aussi belle que la pensée et la vie de l'apôtre ; elle est aussi agitée que toute son existence ; elle est difficile comme le peuple, dont la houle fait brui-
 re les cités ! Salut ! trois fois salut !!! terre, mer, vous êtes unis comme la MÈRE et le PÈRE ; le soleil vous échauffe ; une éternelle harmonie vous embrasse !

Notre entrée à Cette fit naître plus de curiosité que de sympathie. Le vent n'était pas favorable ; Dieu voulait que le navire de Barrault fut le premier qui sillonnât l'onde amère. Nous prîmes les bords de la mer pour nous rendre à Marseille. Cette route fut pénible ; ça et là quelques barraques de douaniers ; et le soir, de la paille dans une grange.

Le lendemain, nous passâmes devant Aigues-Mortes, mais sans entrer dans la ville. Croyant les habitans peu disposés à nous accueillir, nous voulûmes, pour ce fait, continuer la manifestation de nos sentimens d'ordre et de paix. A une heure de distance de la ville, nous nous arrêtons pour prendre quelque nourriture. Nous étions assis sur l'herbe depuis quelques instans, quand nous voyons des hommes à pied, à cheval, en voiture, accourir vers nous ; c'était M. le maire, son adjoint, les conseillers municipaux, et les notables de la ville, qui venaient nous témoigner leur étonnement de voir que nous passions sans nous arrêter. Nous les remerciâmes de leurs bons sentimens, mais nous nous refusâmes à toutes leurs instances ; alors, ils s'empressèrent autour de nous, et restèrent long-temps à écouter notre parole.

A Arles, oh ! c'est là que la vie nouvelle a été sentie et aimée ! c'est là que des cœurs brûlans ont palpité ! Arles, ton temps est proche ; la MÈRE prendra ses

filles chéries dans ton sein ! Oh ! se voir entourés , pressés , bénis par ces femmes belles , ce fut une bien douce récompense pour les COMPAGNONS ! Mais il nous fallait partir sans retard ; un capitaine de tartane , Avignon (que son nom soit aimé et respecté !) vient en nous tendant la main , se jette dans nos bras , nous supplie de partir sur son navire , veut nous défrayer gratuitement pendant la traversée , et nous emmène presque de force à son bord , sans attendre notre réponse . Notre tartane est à quelque distance du rivage ; les femmes accourent joyeuses pour nous voir encore une fois , entraînant avec elle les hommes , les enfans ; les matelots grimpent sur les mâts ; la foule se presse sur le bord ; partout des têtes qui s'agitent et des regards qui se fixent sur nous . Nous chantons le *Compagnonnage de la Femme* , et un silence religieux montre combien toutes les ames étaient profondément émues . Adieu ! adieu ! nous reviendrons..... Le soir , la tartane jette l'ancre à l'entrée de la mer : le vent était trop fort .

Les *cabanes du Levant* sont l'asile misérable de quelques pêcheurs ; dénués de tout , ils nous ont nourris , soignés comme une mère son enfant , et ils n'ont voulu recevoir aucun salaire . Ces hommes grands , forts , hâlés , durcis aux fatigues et aux périls de la mer , rangés autour d'un grand feu , sur des bancs , entourés de filets , de hamacs et de biscuits enfumés , ils ont pleuré en nous écoutant....

Un désert immense , des chevaux blancs sauvages , des taureaux indomptés , des marais impraticables , un mistral qui nous glaçait , voila la vie du lendemain . La volonté de Dieu était manifeste , car deux fois la

mer nous avait repoussés. Il fallut continuer notre route par terre. Nous traversons des bras de mer, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; nous marchons six heures dans des joncs qui nous déchirent; la barque sur laquelle nous passons le dernier étang, faillit être submergée: les pêcheurs nous ont constamment aidés, et sans vouloir jamais accepter de salaire. Bons pêcheurs, nous nous rappellerons de vous! Le 20 mars, nous étions à Marseille.

Dans la grande loi qui pousse l'humanité vers un éternel progrès, il est des cités initiatrices, centres animés d'où s'irradient les sentimens nouveaux, tribunes vivantes d'où Dieu parle au monde. Ville aînée entre toutes les villes des Gaules, Marseille fut le premier point lumineux qui apparut au milieu des brouillards épais de la barbarie occidentale. Fille de la Grèce, elle répandit la politesse et l'urbanité maternelle sur la sauvagerie gauloise. Et dans le moyen-âge, alors que l'Occident se ruait sur l'Orient, pour la communion du glaive, Marseille fut encore le lien de ces deux mondes opposés, et brilla à la fois du courage et de l'énergie de l'un, de la grace et de l'opulence de l'autre. Quand vint la grande crise sociale, sanglant prolégomène de la religion définitive, comme un volcan déchaîné, Marseille lança partout la lave révolutionnaire; ses flancs irrités mirent au jour le bataillon régicide; et l'hymne de mort fut baptisé à la fois, de son sang et de son nom. Et quand, lassée d'efforts impuissans, l'humanité semblait vouloir se réfugier sous les débris du vieux monde restauré, Marseille n'appela-t-elle pas à grands cris la paix et l'industrie? Et lorsqu'elle disait anathème à l'épée de

Napoléon, n'était-elle pas l'expression de toutes les mères ?

Marseille devait sentir vivement la vie de la MÈRE. A notre approche, on eût dit que cette vaste cité sortait d'un sommeil léthargique; et soudain un élan d'amour vint se traduire en ovations improvisées, mille fois plus douces et plus belles que toutes les fêtes officielles dont elle fut si souvent le théâtre. On avait annoncé l'arrivée de Barrault; vingt mille marseillais volèrent au devant de lui. Deux COMPAGNONS seulement arrivèrent; leur entrée fut triomphale; un banquet leur fut donné; et jusqu'au soir la foule ne cessa d'assiéger les rues environnantes, avide de contempler les hommes qui portaient dans leur sein la vie de la MÈRE.

C'était le vingt-deux mars, époque de l'année où l'égalité du jour et de la nuit figure l'égalité de l'homme et de la femme. À midi, six cents personnes étaient dans la salle *Thubaneau*. Les apôtres qui devaient s'embarquer sur la *Clorinde*, sont revêtus de leur nouveau costume. Nous les accompagnons. Tous les regards sont fixés sur eux et sur nous. Il règne un silence religieux. Alors, la parole éloquente de Barrault fait vibrer toutes ces âmes chaleureuses, et les pénètre d'un saint enthousiasme. Nos chants font circuler dans tous les cœurs la vie de la MÈRE. David est au piano; Barrault l'annonce comme l'auteur de nos chants; mille bravos se font entendre; David est ému jusqu'aux larmes. On communique par un repas frugal. Sur tous les visages brille un sentiment d'union et d'espérance. On avait fait une offrande, Barrault l'accepte.

Au milieu d'une foule bienveillante, les apôtres ar-

rivent au port. Admirable bassin où communient tous les peuples du globe, temple du commerce où toutes les nations apportent le tribut de leurs richesses, jamais tu n'offris un spectacle si ravissant et si doux! Pourquoi ce peuple qui inonde tes bords, ces navires pavoisés de matelots, cet essaim de bateaux qui bourdonnent, ces cris joyeux, ces chants qui frappent l'air? Pourquoi cette vie nouvelle qui anime tes eaux, ton ciel, tes navires, et jusqu'aux pierres de tes clochers et de tes maisons? Ah! ce n'est encore que la pensée de la MÈRE! que sera-ce donc, quand elle sera là vivante? Oui, Marseille, tu la recevras dans tes bras, et le premier bataillon des travailleurs, le premier bataillon de la MÈRE, sortira de ton sein, désormais purifié de l'enfantement du bataillon régicide!

Cependant la *Clorinde* se balançait mollement, svelte et gracieuse, parée comme une jeune femme qui se dispose à sortir. Barrault et ses douze COMPAGNONS étaient debout dans leur bateau, le front découvert, pleins de calme et de majesté. Nous les remorquions lentement, au milieu d'une multitude de barques et d'esquifs, qui se précipitaient sur notre passage, pour entendre nos chants et voir les COMPAGNONS qui parlaient. Nous passons devant la Bourse; les négocians étaient réunis sur la place; c'était comme une fourmilière d'hommes; tous accourent, et nous saluent du geste et de la voix. La *Clorinde* nous aperçoit, et son pavillon flotte au vent. Bientôt elle est entourée par cette nuée de petits bateaux qui forment notre cortège. Tous veulent monter à bord; on eût dit une citadelle prise d'assaut. Barrault consacre et bénit le navire. Adieu, chers COMPAGNONS; volez vers la terre

d'Orient, et portez à la MÈRE nos vœux et notre amour!

Nous que l'on taxe d'immoralité et d'impuissance, pourquoi donc des voix se sont-elles élevées qui nous appelaient instamment? Pourquoi Aix qui, prévenu défavorablement, avait jeté des pierres et de la boue à Barrault, huit jours après nous accueille-t-il pour nous glorifier? Pourquoi les travailleurs de cette ville nous entraînent-ils dans leurs sociétés patriotiques, pour communier avec nous, pour entendre notre parole et nos chants? Pourquoi, pendant notre repas, la foule assemblée dans la rue, nous envoie-t-elle une députation qui nous dit : *le peuple veut vous voir*? Pourquoi le directeur du théâtre vient-il nous supplier d'accepter pour le soir l'offre des premières galeries? Pourquoi, dès que nous paraissions, ces vivats, ces acclamations du parterre et de l'amphithéâtre? pourquoi ces bravos redoublés, quand plusieurs de nous descendent au parterre, où il sont portés en triomphe?

A Salon, pendant notre repas, le maire et plusieurs notables viennent nous voir. Les dames de la ville, parées comme pour une fête, s'empressent de nous rendre visite, et passent toute la soirée à écouter notre parole.

Elle désirait nous revoir, la ville où les femmes sont belles et sensibles, les hommes ardents et généreux! Arles, nous retournons à toi! Avec quelle aimable franchise nous reçut dans son sein la société des *Amadoux*, nom symbolique d'une honnête pauvreté! Quelques vestiges de sentimens révolutionnaires, nous les eûmes bientôt changés en des sentimens de paix et d'amour

pour la MÈRE, et la devise *liberté ou la mort*, inscrite sur les murs de la salle, fit place à ces vers du *Compagnonnage* :

Plus de sang, de haine et de guerre !
L'atelier est un champ d'honneur ;
Le travail embellit la terre ;
La gloire attend le travailleur.

Le soir, une réunion fut indiquée à *la Rotonde*. Une foule immense y entendit notre parole et nos chants. Il était fort tard quand nous sortîmes. Des femmes placées dans une galerie, à côté du grand horloge de la salle, en avaient arrêté le mouvement. Oh ! celle qui a eu cette pensée, c'est une fille de la MÈRE ; elle aime le peuple, puisqu'elle aime ceux qui parlent en son nom ; qu'elle soit aimée, bénie, glorifiée !

La veille, elles avaient arrêté l'horloge, usant ainsi d'une douce supercherie ; le lendemain, elles se montrèrent dans leur force et dans leur liberté ; elles vinrent aussi, elles, à la face du soleil, le front haut et découvert, elles vinrent nous accompagner tant qu'elles purent marcher, et s'arrêtèrent long-temps pour nous voir encore. COMPAGNONS DE LA FEMME, réjouissez-vous ! Des femmes vous ont accompagnés ! Gloire et amour à la MÈRE ! elle trouvera des filles, vous aurez des épouses ! — Oh ! vienne Tarascon ! nous serons calmes et forts !

La nuit tombe ; quelques personnes nous suivent silencieuses ; un cri se fait entendre ; on débouche de toutes parts... Allons ! voilà le moment !!!... Des hurlements féroces, une rage de sang, crispent tous les visages ; les mains se serrent comme pour déchirer ; le bras est nu jusqu'à l'épaule, prêt à fouiller dans nos

entrailles; pourtant, une puissance invisible les arrête; aucun n'ose nous toucher; mais bientôt la boue, les pierres pleuvent sur nous et nous blessent; un de nous est frappé à la tête; il chancelle; il perd son sang; sa foi le ranime; il reste calme *... Au Rhône!!! au Rhône!!! Déjà l'un de nous roule dans la poussière... La grille du pont s'ouvre et se referme; nous seuls avons passé; Dieu était avec nous! Et le peuple, lui, il restait appendu aux barreaux de fer, écumant, et encore aiguillonné par la Tarasque!... Que notre sang ne retombe pas sur toi, ville égarée! Sois paisible, ton cœur brûlant a besoin de repos! Et toi, jeunesse bouillante et généreuse, dont nous arrêtâmes le bras levé pour nous défendre, reviens aussi à des sentimens plus pacifiques!...

Nous étions sur le pont, et la grille du côté de Beaucaire ne s'ouvrait pas. Les hommes de la rive droite s'attroupaient déjà contre nous. L'autorité avertie nous fit escorter par la force armée. Pendant tout le trajet, nous eûmes à essuyer les injures et la fureur de la multitude, et malgré la présence de la troupe, quelques pierres nous furent lancées. L'auberge où nous étions entrés n'ayant pas de lits à nous donner, et le maire, troublé par les clameurs du peuple qui entourait la maison, s'opposant à notre sortie, nous passâmes la nuit dans une écurie, sur la paille. Le rédempteur des esclaves n'eut pas d'autre berceau!

Au point du jour nous partîmes de Beaucaire, escortés par deux gendarmes et guidés par un envoyé du préfet du Gard, qui devait nous conduire par les chemins

* Ce COMPAGNON se nomme REBOUL.

de traverse, jusqu'à Lunel. Au village de Bellegarde, les paysans s'ameutèrent contre nous ; un homme armé d'une fourche, allait en frapper notre guide, quand un de nos gendarmes accourut le sabre à la main. Dans tous les autres villages que nous rencontrâmes, et où l'on professe la religion réformée, nous fûmes accueillis avec bienveillance.

A Lunel, nous revîmes avec plaisir nos amis. Nous sortions de la ville, quand on nous jeta quelques pierres ; mais elles étaient lancées avec mollesse, et sans conviction.

Bons cultivateurs de Colombières, accablés des fatigues du jour, vous nous appelez à communier avec vous, vous voulez entendre nos paroles d'espérance, nos chants de paix et d'union ! Ah ! nous sommes trop heureux de presser vos mains calleuses dans nos mains que le travail a durcies ! Gloire à vous qui fécondez et embellissez la terre ! La terre, c'est le domaine de la MÈRE ! la MÈRE vous aimera !

A quatre heures du matin, nous passons à Montpellier. L'Esplanade est muette et silencieuse. La ville est plongée dans l'ombre et le sommeil. Mais là réside un de nos frères. Montpellier possède dans son sein un apôtre, et par lui cette cité qui entendit avec tant de bonheur les chants de la MÈRE, sera enfantée à la vie nouvelle.

A quelques lieues de Montpellier, dans trois auberges différentes, on refuse de nous apprêter un déjeuner frugal, et on nous repousse avec une sorte de dédain. C'était une épreuve par laquelle Dieu nous préparait à mieux sentir les joies dont il allait nous combler.

Populations de Mèze, de Pézenas, de Béziers, de Narbonne, de Castelnaudary, vous serez les premières à donner l'exemple de l'association nouvelle! Dieu a mis en vous l'amour de la paix et du travail, la vie de la MÈRE! Vous vous précipitez sur les pas des COMPAGNONS; vous voulez les voir, les entendre, les toucher; vous voulez apprendre de leur bouche l'amour de l'humanité et du monde, la sainte égalité de l'homme et de la femme; et, dans votre religieux enthousiasme, vous répétez au milieu de vos rues et de vos places publiques : *vive la MÈRE!* Oui, la MÈRE vit; elle vit pour vous et pour nous; elle vit pour le peuple dont elle fera cesser les douleurs et la misère; elle vit pour les femmes qu'elle affranchira de l'antique domination de l'homme; elle vit pour les travailleurs qu'elle comblera de gloire et de richesses! Salut, populations dévouées! salut, au nom de la MÈRE! Vous êtes dignes de la recevoir au milieu de vous!

A Béziers, Narbonne, Castelnaudary, pouvions-nous résister au bonheur de vivre quelques jours avec ces hommes qui volaient dans nos bras, nous comblaient de témoignages d'affection, nous donnaient des fêtes, des banquets, des sérénades, nous défrayaient pendant notre séjour au milieu d'eux?

A Béziers, dans une société de prolétaires qui tient ses séances au fond d'une cave, nous trouvons sous la voûte, d'un côté le buste en pied de Napoléon, de l'autre le portrait du PÈRE. Nous communions avec vous, bons ouvriers! Au PÈRE!!! A la venue de la MÈRE!!! Vous êtes à nous, nous sommes à vous! Au salon de *Flore*, l'affluence était si grande, que les

femmes ne purent entrer, les hommes ayant d'abord envahi la salle. Ces hommes venaient nous demander la sainte égalité de l'homme et de la femme ! Nos chants ont retenti dans les rues et sur les places publiques de Béziers. Cette ville devient chaque jour plus religieuse. Messidor, notre digne frère, tu seras beau dans ta vie future !

A Narbonne, l'autorité nous défend de chanter sur la voie publique, même pendant le jour; nous avons quelque peine à contenir l'irritation du peuple; la foule nous suit dans la cour de notre auberge, où nous faisons entendre notre parole et nos chants. Le soir, les jeunes gens de la ville viennent, sous nos croisées, répéter en chœur le *Compagnonnage*; ils vont ensuite le chanter sous les fenêtres de M. le sous-préfet : idée toute méridionale ! transformation pacifique du charivari ! Narbonne est belle avec sa ceinture de remparts faits de cypes romains; elle est belle dans ses filles et dans ses fils; elle est bonne, impressionnable, et elle a été prompte à s'assimiler notre vie. Narbonne aura un regard de la MÈRE.

Castelnaudary est notre ville de prédilection. C'est là qu'un grand nombre d'hommes généreux vivent de la vie de la MÈRE, et l'attendent avec amour. Nous fûmes accueillis avec toutes les marques de la plus tendre affection. Des cultivateurs d'un village voisin vinrent vers nous, députés par leurs frères; l'un d'eux, jeune poète de vingt ans, à qui la société devait donner une lyre plutôt qu'une bêche, nous chanta une chanson patoise sur l'avenir des travailleurs et des femmes, qu'il a composée depuis qu'il partage notre foi, et qui a toute la grâce, toute l'originalité d'expression de l'an-

tique langue d'Occ. A Castelnaudary, plus encore que dans toute autre ville, la salle où nous prenions nos repas était beaucoup trop étroite pour contenir toutes les personnes qui venaient nous visiter. Une salle plus vaste dans laquelle on voulait nous entendre, fut trop petite encore. Mais à Castelnaudary, notre temple est partout, même dans les villages environnans ; car partout nous y sommes en communion avec des hommes qui nous aiment. Castelnaudary est la ville sainte de l'Occident, le point du globe où il y a le plus d'amour pour nous, après la prison du PÈRE, et Constantinople qui recèle la MÈRE. Là, une jeunesse ardente brûle de se mêler à notre apostolat, et plusieurs nous ont suivis, poussés par leur foi en nous et en notre œuvre.

Nous saluons par un couplet du *Compagnonnage*, le monument élevé à la mémoire de Riquet, célèbre industriel à qui le midi doit son beau canal du Languedoc.

Nous passons à Villefranche, où nous communions avec quelques ouvriers. Nous couchons à Baziège, où quelques amis viennent nous voir.

A Toulouse, nous embrassons trois de nos compagnons. Un repas nous est offert. Dans quelques cafés et dans quelques cercles, nous donnons une parole. Nous trouvons beaucoup de raisonneurs, et peu d'hommes religieux. Toulouse est froid et sans vie. Des hommes qui étaient à nous depuis long-temps, ne sont pas même venus nous voir. Toulouse a besoin d'une parole de femme.

A Gaillac, des hommes qui ne nous connaissaient que par nos écrits, des hommes distingués par leur

talent, leur savoir et leur position sociale, s'empressent autour de nous. Le peuple accourt aussi. Nous faisons entendre nos chants; et tous nous suivent jusqu'à une demi-lieue de la ville, en nous prodiguant les témoignages d'une vive sympathie.

Alby nous aime aussi, sans nous connaître. Nous y arrivons le soir. Dès qu'on apprend notre arrivée, les hommes les plus influens viennent à nous; les jeunes gens nous invitent à aller dans leurs cafés; notre salle à manger est encombrée de visiteurs; nous nous manifestons par nos chants et notre parole. On nous supplie de rester, en nous offrant de nous défrayer pendant notre séjour. Le lendemain matin, en nous rendant chez un avocat des plus distingués du pays, nous chantons dans les rues et sur la promenade. La foule s'amasse; nous sortons de la ville, suivis par plus de mille personnes, qui toutes nous expriment le regret de nous voir partir sitôt. Quelques-uns nous accompagnent jusqu'à une lieue environ de la ville, où nous communions avec eux dans une auberge; ils nous embrassent avec effusion de cœur, et nous les quittons.

A Pampelonne, nous entrons en chantant. Le maire vient nous rendre visite, suivi des notables de l'endroit. Le lendemain, ils nous retiennent à déjeuner. La plus parfaite communion s'établit entre eux et nous. Ils boivent au PÈRE, à la venue de la MÈRE. Nous sortons; nos chants frappent l'air; tous ensemble nous accompagnent jusqu'à une demi-lieue de la ville, et nous serrent affectueusement dans leurs bras.

Nous traversons les sites les plus pittoresques. Nous couchons dans un hameau, au milieu de montagnes

couvertes de châtaigniers. Nous soupçons avec des châtaignes et des pommes de terre. Ces pauvres paysans nous prennent d'abord pour des militaires; ils nous aiment bientôt comme des sauveurs. Le lendemain à midi, nous sommes à Rhodéz. Là, nous craignons quelques antipathies. Nos prévisions furent trompées.

Il y a à Rhodéz un dépôt de réfugiés italiens. Ils viennent nous voir et nous entendre; ils nous expriment toute leur admiration et tout leur respect pour le PÈRE. Quelques travailleurs viennent aussi à nous. Un carrossier, nommé Bel, est électrisé par notre présence. Il veut déjeuner avec nous, bien qu'il sortît lui-même de table. Il nous entraîne au café, où nous chantons; en sortant du café, nous chantons encore, et la foule nous suit; sur notre passage, tout le monde se met à la croisée pour nous voir. Cependant, Bel voulait à toute force que nous restions à Rhodéz; il se cramponnait à nos sacs, qu'il s'efforçait de nous enlever; il enferma même l'un de nous dans le corridor de sa maison, où il l'avait fait entrer. Sur la route, à un quart d'heure de la ville, il vient avec une corbeille remplie de pain et de vin, pour nous faire boire et manger, nous et la foule qui nous accompagnait. Enfin, nous nous embrassons tous, et nous nous disons adieu. A peine avons-nous fait deux lieues, que nous apercevons un homme à cheval qui court vers nous au galop. C'était Bel; il voulait, disait-il, crever son cheval pour nous voir encore. Il nous accompagne jusqu'à la nuit, entre avec nous dans une auberge, nous fait servir à souper, et ne nous quitte que le lendemain matin.

Nous traversons plusieurs villages situés dans des

vallées ou sur le penchant des montagnes, nous annonçant partout comme des hommes de paix et de travail, et nous faisant aimer de tous ces cultivateurs paisibles et laborieux, qui protestèrent souvent contre la guerre par le refus de suivre l'aigle vainqueur, et qui s'attachent au sol qui les nourrit comme des enfans au sein de leur mère. Dieu qui, par la main de l'homme, voulait transformer et embellir ces montagnes, a gravé profondément dans tous ces cœurs l'amour du sol natal. Mais quand les armées de travailleurs, guidées par la MÈRE, iront elles-mêmes défricher et conquérir à la culture cette terre infertile, ses habitans pourront se mêler au reste de l'humanité, et accomplir ainsi le progrès qui leur reste à faire.

Le dimanche à midi, nous arrivons à Senac; toute la population nous attend à la porte de l'auberge où nous dînons; elle manifeste à la fois de la curiosité et de la bienveillance; nous quittons cette petite ville en chantant la MÈRE.

Le soleil était descendu sous l'horizon. Fatigués par dix lieues de marche à travers les monts que, pendant tout le jour, il nous avait fallu gravir ou descendre sur une spirale sans fin, nous t'apercevions avec espoir, ô Mende! couchée dans la vallée, entre les montagnes qui t'abritent des vents, comme un enfant dans son berceau; nous voyions avec joie s'élever, du milieu de tes maisons et de tes édifices, la flèche aiguë et svelte de ton beau clocher; nous avançons vers toi pleins de confiance, car on nous avait dit que plusieurs de tes habitans nous aimaient! Mais tu refusas l'hospitalité aux apôtres, et tu les lapidas sans pitié! Pourtant, que t'ont fait ces hommes? Vois; à

travers tes cris, tes injures, tes pierres, ils passent calmes et pacifiques; ils ne répondent pas même par un geste à ta colère inouïe! La flèche de ton temple chrétien, tu crains qu'ils ne la brisent? Non; ils veulent lui donner une base plus solide, et l'élever encore! Ta morale?... est-elle donc si pure, est-elle si puissante, qu'elle t'ait lavé des souillures de l'adultère et de la prostitution? Vois; la face de douceur et de bonté de tes femmes s'est empreinte d'une expression de fureur; elles poussent les hommes à nous haïr; et voila que les hommes, cédant à leur puissance, sont transportés, délirans! Une femme elle-même, une femme, ô mon Dieu! allait se précipiter sur nous, un couteau à la main....

Cependant la gendarmerie s'interpose entre nous et ce peuple égaré. On tire les sabres, et nous supplions qu'on ne repousse pas la violence par la violence. Dans ce moment, le COMPAGNON Hoart est atteint à l'œil par une pierre qui lui enlève ses lunettes, et lui fait une blessure assez grave. L'ancien capitaine d'artillerie se retourne en demandant s'il ne serait pas possible de retrouver ses lunettes.

Nous sommes hors de Mende, mais Mende nous poursuit encore. Là, comme à Nîmes, César, plus pacifique et plus moral que le Pape, nous avait entourés d'un rempart vivant de soldats. Mais cette fois, ce ne sont plus nos amis qui prennent des chemins détournés pour nous rejoindre; ce sont les Mendais furieux qui viennent nous attendre dans les montagnes, et nous lancent une nouvelle grêle de pierres. Entre eux et nous, ils retrouvent encore les baïonnettes intelligentes. Cet obstacle les irrite; ils se

répandent dans les villages qui gisent dans les creux des montagnes ; ils ameutent les paysans ; et , avec un acharnement inconcevable , ils reviennent nous attaquer , jusqu'à deux lieues de distance de la ville , armés de bâtons , de fourches et de fusils. Deux coups de feu avaient été tirés. Déjà les soldats qui nous escortaient , se plaignaient de n'avoir pas de cartouches. Tu l'avais voulu ainsi , ô mon Dieu ! Un paysan , armé d'un énorme bâton , est pris par la gendarmerie ; les autres se dissipent. Le prisonnier était entraîné au milieu des gendarmes et des soldats , violemment frappé par eux avec l'arme qu'il avait apportée pour s'en servir contre nous ; nous intercédâmes avec instance pour qu'on cessât de le faire souffrir ; et lui , sous le vaste feutre qui ombrageait sa figure sombre , exprimait le plus vif étonnement de nous voir prendre sa défense. Arrivés à la cabane où nous devions passer la nuit , l'un de nous se mit à panser la blessure du COMPAGNON Hoart , et après avoir pansé aussi un militaire qui avait été atteint d'une pierre , il offrit au paysan de le panser , s'il avait lui-même quelque blessure. La surprise de celui-ci redoubla ; mais elle fut à son comble , quand nous partageâmes notre morceau de pain et notre verre de vin avec lui. Nous nous couchâmes sur un peu de paille , gardés par les braves militaires , qui passèrent la nuit autour de la cabane , actifs et vigilans , ayant leur mot-d'ordre comme si nous étions dans une place assiégée. *

* Quelques jours après , un COMPAGNON passa à Mençe. A peine fut-il descendu dans une auberge , que tout le monde sut qu'il venait d'arriver un *saint-simonien*. Le maire lui fit dire par un commissaire de police que s'il avait à sortir , il n'eût aucune crainte. Plu-

A quatre heures du matin, les COMPAGNONS DE LA FEMME quittent leur lit de paille et se mettent en route, toujours escortés par les braves qui les avaient protégés la veille. La nature était calme et douce, bien que sauvage et agreste; on n'entendait d'autre bruit que celui de nos pas qui tombaient en mesure, et celui de nos voix qui échangeaient des paroles d'avenir. Nous arrivons sur un plateau de la montagne, que l'on nomme le *Palais du Roi*. Là, au milieu d'une mer onduleuse de neige, nous voyons le soleil se lever radieux. Nous chantons la prière du matin. Les militaires qui nous accompagnent, sont étonnés; leur attention paraît suspendue, captive; ils l'expriment par un respectueux silence; et leurs physionomies semblent se demander entre elles quels sont ces hommes nouveaux qui, au milieu du scepticisme qui dévore la société, trouvent encore un acte religieux à accomplir. Bientôt une communion plus intime vient unir les soldats de César aux soldats pacifiques de la MÈRE. Nous faisons halte près de

sieurs membres d'une société, dite du *Cercle*, vinrent le prier de se rendre au milieu d'eux. Le soir, deux cents personnes des plus influentes de la ville, avides de la parole nouvelle, l'attendaient avec impatience. Il parla pendant une heure et demie, sans la moindre interruption. Lorsqu'il eut fini, des observations tout bienveillantes lui furent adressées, et un vif désir d'approfondir notre foi se manifesta chez tous les auditeurs. Malgré les plus pressantes instances, n'ayant pu retenir le COMPAGNON plus long-temps, on voulut l'accompagner; les marques d'une sincère bienveillance éclatèrent de tous côtés pendant qu'il traversait la ville; tout le monde le saluait; on marcha ainsi avec lui une demi-heure; et lorsqu'il voulut payer sa dépense, on lui répondit qu'il ne devait rien. Il apprit avec douleur qu'un magistrat de Mende qui avait pris chaleureusement la défense des COMPAGNONS, était mort.

Châteauneuf pour déjeuner ; et tous ensemble nous portons un toast à la paix universelle , à la MÈRE.

Les gendarmes nous protègent jusqu'à Grand-Rieux , où nous arrivons le soir , et où le maire et les notables viennent converser avec nous. Le lendemain , deux gendarmes nous accompagnent encore jusqu'aux limites du département de la Lozère , et nous donnent un guide pour nous conduire jusqu'à deux lieues du Puy. Nous devons proclamer hautement combien la gendarmerie du département de la Lozère , et en général la gendarmerie de tous les départemens que nous avons traversés , nous a montré de bienveillance , et nous dirons même d'attachement à nos personnes. Nous l'en remercions , au nom du peuple et de la MÈRE.

Nous passons au Puy à quatre heures du matin. A Issengeaux , des enfans , et même des hommes , excitent contre nous d'énormes dogues. Ils ne nous font aucun mal.

A St-Étienne , nous trouvons cinq de nos COMPAGNONS. Un assez grand nombre d'ouvriers viennent entendre nos chants et notre parole. Nous leur inspirons des sentimens pacifiques. Plusieurs nous comprennent et nous aiment. Nous laissons dans cette ville le noyau d'une famille qui grandira rapidement. Car c'est surtout dans les cités industrielles qu'on a besoin de notre parole d'association. L'anarchie dans les travaux humains est si profonde , qu'elle se traduit chaque jour en émeutes , en faillites , en misère pour le peuple. O mon Dieu ! ce langage que tu leur parles n'est-il pas assez éloquent ? Oui , sans doute , ils l'ont entendu , (car tu sais te faire entendre) : et pour-

tant, semblable à un malade qui, sous le poids d'un cauchemar, voudrait se retourner dans son lit et ne le peut pas, la société reste comme elle est! Ta FILLE la sauvera, ô mon Dieu!

A Givors, les ouvriers sympathisent avec nous. Ils écoutent nos chants avec enthousiasme, et nous témoignent une affection vive et sincère. Mais nous ne venons pas seulement pour l'ouvrier, nous venons aussi pour le directeur de travaux. Et il y en a qui partagent nos sentimens, et qui appellent avec nous le jour de l'association nouvelle. Pères de leurs ouvriers, aujourd'hui même que l'ouvrier ne trouve que des maîtres, ils mériteront d'être proclamés les chefs de l'industrie régénérée. Arboras, après nos longues fatigues, tu es pour nous comme une fraîche Oasis où nous goûtons les charmes d'une religieuse intimité! A toi reconnaissance et amour!

Nous sommes à Lyon, au sein d'une famille qui ne nous a pas oubliés. Nous avons fait 500 lieues, annonçant partout la venue de la MÈRE. Le midi de la France a senti la vie nouvelle; à notre voix, il s'est soulevé brûlant, dans l'attente d'un événement divin; il a retrouvé sa nature chaleureuse; et ses démonstrations hostiles ou bienveillantes ont également manifesté son instinct de notre œuvre, et notre puissance sur lui. Bientôt, un amour immense, une religion infinie, embrâseront toutes ces populations ardentes, au milieu desquelles les traces de la grande lutte révolutionnaire sont plus vives et plus profondes que partout ailleurs, et qui ont par conséquent plus besoin d'amour, d'union, de religion.

O mon Dieu! Dieu BON et BONNE, Dieu PÈRE et

MÈRE de tous les hommes et de toutes les femmes ! tu nous a choisis pour accomplir ton œuvre sainte ; merci ! C'est toi qui as donné le courage à nos cœurs, la vie à nos chants, l'onction à nos paroles ; merci ! Déjà, ô mon Dieu ! ces contrées que tu aimes manifestent ta face de *douceur* et de *grâce*, de *bonté* et de *beauté* !

Oh ! quand nous avons vu toutes ces populations comme enchaînées à nous par un charme irrésistible ; quand nous les avons vues se précipiter sur nos traces, nous suivre là où nous prenions nos repas, et jusqu'à notre chevet, éloquentes et solliciteuses par leur silence et leur respect, alors que nos voix se faisaient, émues et versant des larmes de joie, alors que nous redisions la gloire du PÈRE et notre amour pour la MÈRE ; oh ! après de telles manifestations, pouvons-nous douter que les temps soient proches !

O MÈRE ! le midi de la France est ton marche-pied ; tes fils viennent de te le préparer ; hâte-toi de descendre sur nos bords ! Viens, nous voulons te voir, car nous avons soif d'amour et de liberté ! Emprisonnés dans la misère et dans le célibat, nous avons pris sur nous toutes les douleurs des femmes et du peuple ; Oh ! MÈRE, douce libératrice, viens les faire cesser ! Le PÈRE, le peuple, les femmes, les COMPAGNONS, nous sommes tous captifs. L'Occident pousse depuis trois siècles un immense cri de liberté, et il ne peut se remuer que pour se nuire à lui-même. Garrotté de textes, il meurt chaque jour sous un amas de phrases qui l'étouffent. L'Occident n'a plus de vie ; c'est toi qui est la vie, ô MÈRE ! Viens, ton ÉPOUX t'attend ; tes fils te désirent ; tes filles soupirent en secret après

ta venue ; le peuple entier demande de la gloire , des joies , des fêtes , que toi seule peux lui donner !

Ange de paix et de liberté ! pourquoi ne te revèles-tu donc pas au monde ? Le monde ne te désire-t-il point assez vivement ? Eh bien ! plus courageux et plus confians que jamais , nous allons de nouveau le sillonner de ta vie ; nous allons encore lui faire désirer ta venue , et le préparer à te recevoir ! Le midi de la France est plein de toi ; l'est , le nord , la Suisse , la Belgique , te connaîtront aussi ! La misère , les persécutions , l'indifférence même , rien ne nous arrêtera. Comme ceux de nos frères qui sont allés , sous les roses horizons du Bosphore , vivre de plus près de ta vie , nous aussi nous aurons mérité un regard de toi !

O Dieu ! tu vis éternellement de la vie *homme* et *femme* ! Mais , dans ces milliers de monde qui peuplent l'espace , tu manifestes d'abord ta face *mâle* ! Voila dix-huit siècles que tu nous as donné ton FILS , oh ! donne-nous ta FILLE ! Vents d'automne , enfilez la voile de Barrault , et amenez-nous notre MÈRE ! Oui , elle viendra ; car le PÈRE l'a dit : L'ANNÉE 1833 NE S'ÉCOULERA PAS SANS UNE COMMÉMORATION MIRACULEUSE DE LA CROIX DE JÉSUS.



Aux Femmes.

Femmes ! voici le jour de votre délivrance ;
Femmes ! relevez-vous , votre règne commence ;
Secouez votre joug ; brisez enfin vos fers ;
Et de votre puissance étonnez l'univers !
Que l'homme désormais ne soit plus votre maître ;
Qu'il sache qu'aujourd'hui vous pouvez vous connaître ;
Armez-vous , il le faut , d'une chaste impudeur ;
Marchez fortes , au but vous attend le bonheur !
Languirez-vous toujours dans un rude esclavage ?
Obéir et vous taire , est-ce votre partage ?
Ah ! votre cœur s'indigne à ce cruel affront ;
La rougeur du dépit colore votre front ;
Et ce juste courroux nous rend à l'espérance :
Eh bien ! manifestez votre heureuse influence ;
Ranimez votre zèle , et venez ; avec vous
Plus forts , plus dévoués , l'univers est à nous !

Marchons ! qu'attendons-nous ? Eh ! qui donc vous arrête ?
De ce jour trois fois grand , femmes ! hâtez la fête ;
Et de vous et du peuple adoucissez le sort :
Mais de votre pouvoir si vous doutiez encor ,

S'il fallait dérouler les pages de l'histoire ,
 Ecoutez! tous les temps parlent de votre gloire ,
 Non plus de cette gloire acquise par des pleurs ,
 Teinte du sang de l'homme , enfantant des fureurs ;
 Votre rôle est plus saint , il est tout pacifique ;
 Votre empire jamais n'apparut tyrannique :
 Vos triomphes de paix brillent à tous les yeux ;
 Ils sont de tous les temps , ils sont de tous les lieux !

Hercule , quel prodige ! est aux genoux d'Omphale ;
 Et , quand rien n'arrêtait sa course triomphale ,
 Quand les rois effrayés se courbaient sous sa loi ,
 Une femme commande , une femme est son roi ! ---
 Peuple juif ! qui retient le glaive sur ta tête ?
 Qui détourne la main à frapper toute prête ?
 Esther , pour te sauver , implore Assuérus ;
 Esther est une femme , eh ! que faut-il de plus ? --
 Est-ce bien Périclès qui gouvernait Athènes ?
 Il aimait Aspasia , Aspasia était reine. ---
 Fiers Romains ! vous tremblez , vous implorez les Dieux ;
 D'un outrageant exil Coriolan furieux ,
 Ne laisse point fléchir sa terrible colère ,
 Il veut rassure-toi , Rome ! voici la mère.

Pourquoi désespérer , Monique , de son cœur ?
 Ne l'abandonne pas , persiste avec ardeur ;
 De son aveuglement ta constance s'irrite ;
 Mais tu vas l'emporter ; il chancelle , il hésite ;
 Il ne peut résister à tes pleurs maternels :
 Une femme , Augustin ! te conduit aux autels.

Harmonieux concert ! aimable poésie !

O Pétrarque! tes vers étincèlent de vie;
 Qui t'a si bien appris le langage du cœur?
 Chantre de la beauté, j'éprouve du bonheur,
 Quand je t'ai lu cent fois, à te relire encore:
 Qu'un poète est heureux d'être inspiré par Laure!

Et vous, preux chevaliers! sans crainte des revers,
 Une écharpe promise, au bout de l'univers
 Vous pousse; à la beauté vous rendez cet hommage:
 Quand rien ne peut dompter votre bouillant courage,
 Sans peine vous pliez sous un sceptre d'amour:
 Les autres, trop pesans, se brisent sans retour!

Dans ces brillans tournois qui va régner encore?
 Tant de faits glorieux, qui va les faire éclore?
 Si vous le demandez à ces fiers paladins,
 Leurs yeux pour vous répondre iront vers les gradins;
 Chacun veut s'élever dans le cœur de sa belle;
 De courage, d'espoir, leur visage étincelle;
 Tel qu'on croyait vaincu, se relève vainqueur;
 L'aspect seul de sa dame a doublé son ardeur;
 Dans ses yeux abattus s'il a lu la tristesse,
 Son cœur a tressailli de belliqueuse ivresse:
 Femmes! ces jours pour vous furent bien glorieux;
 Ils reviendront plus beaux; hâtez-les de vos vœux!

Mais déjà parmi nous surgit votre puissance;
 Et tout voilé qu'il est, votre empire est immense.
 Oui, de l'humble chaumière à l'orgueilleux palais,
 Vos maîtres arrogans ne sont que vos sujets.
 En silence, il est vrai, vous exercez l'empire;
 Vous gouvernez dans l'ombre; et puisqu'il faut le dire,

La ruse et le mensonge, employés avec art,
 A vos charmes réels servent souvent de fard :
 Mais qui pourrait encor, femme! t'en faire un crime?
 Si l'on savait tes maux, malheureuse victime!
 Loin de te condamner, d'éloquens défenseurs,
 Pour te justifier, compteraient tes douleurs;
 De tes maîtres cruels diraient les violences;
 Et nous, au seul récit de tes longues souffrances,
 Contre tes oppresseurs prompts à nous animer,
 Nous en saurions assez pour te plaindre et t'aimer!

Grand Dieu! quand viendra-t-il ce jour où sans contrainte
 Son pouvoir *séducteur* éclatera sans feinte!
 Quand?... il ne peut tarder, je le sens dans mon cœur.
 L'homme, d'abord ton maître; et puis ton protecteur,
 N'est plus que ton égal. Regarde! pour ta tête,
 La couronne d'ÉPOUSE est déjà toute prête.
 COMPAGNONS! pour nous tous quel brillant avenir!
 D'un *amour* inconnu je me sens tressaillir;
 Je vois l'humanité, dépouillant sa tristesse,
 Par un chant de bonheur saluer la *prêtresse*!
 Jour saint! jour immortel! à mon gré, qu'il est lent!
 FEMME! n'hésite plus; viens! le trône t'attend!
 Auprès de ton EPOUX, ta place est préparée,
 Viens; de tous tes enfans tu seras entourée;
 Viens; nous t'aimerons tous; accours à notre voix;
 Notre amour de tes soins adoucira le poids :
 Viens, viens, la loi nouvelle ouvre pour toi le temple!
 Oh! comme avec bonheur l'univers t'y contemple!

Reine de tout un monde, à ta puissante voix,
 Tes fils viendront joyeux se ranger sous tes lois.

Alors, de leurs travaux sublime inspiratrice
 Tu verras s'élaner la nouvelle milice,
 Fièrè de t'obéir, frémissante d'ardeur ;
 Chacun voudra donner une joie à ton cœur.
 Tu parleras; soudain, pour embellir la terre,
 Tes enfans, à jamais affranchis de la guerre,
 Travailleurs vigoureux que tu relèveras,
 Glorieux de ton joug, t'apporteront leurs bras ;
 Et, comme on nous dépeint jadis Thèbes naissante
 Aux accords d'Amphion grandir resplendissante,
 A ton divin sourire, ame de nos travaux,
 Nous verrons éclater des prodiges nouveaux !

Et nos fêtes, grand Dieu! je savoure d'avance
 De leur douce splendeur l'ineffable espérance ;
 Qui pourra nous troubler au sein de nos plaisirs ?
 Les plaintes du malheur? ses pénibles soupirs ?
 Nous serons tous heureux! pour tous seront les fêtes!
 Pour tous ses fils la MÈRE a des fleurs toutes prêtes!
 Nous ne reredoutons plus un Dieu cruel, vengeur ;
 Dieu veut pour ses enfans repos, plaisir, bonheur ;
 Par la MÈRE il le veut, le veut, le sanctifie ;
 Monde! tu vas jouir d'une nouvelle vie...

Orient, Orient, que ton soleil est beau !
 Tu brilleras pour nous d'un éclat tout nouveau ;
 La MÈRE est dans ton sein; Oh! dis-moi, que fait-elle ?
 Elle est toute bonté; n'est-ce pas qu'elle est belle ?
 Son cœur doit être gros; elle doit bien souffrir ;
 Combien pour ses douleurs il faudra la chérir!
 Mais où se cache-t-elle? où la trouver?... Peut-être
 Que tristement soumise aux volontés d'un maître,

Elle roule en son cœur de plus vastes desseins
 Que n'en rêva jamais l'audace des humains;
 A les réaliser sentant Dieu qui la pousse,
 Elle va se lever à la voix fière, douce,
 Qui lui révélera qu'on sent sa dignité,
 Qui près d'elle crîra : Liberté! liberté!

Le moment est venu ; nos COMPAGNONS vers elle,
 Ont porté, pleins d'espoir, la parole nouvelle ;
 Sur nos bords, triomphans ils la ramèneront ;
 Peuple, femmes, alors d'aise tressailliront :
 Le peuple, à son aspect, secoutra sa misère,
 Et les femmes leur joug... Vienne, vienne la MÈRE!!!



STROPHES.

Levez-vous, soldats de la MÈRE!
Au vent drapeau du travailleur!
Sous cette nouvelle bannière
Rangez-vous, hommes de valeur!
Ouvriers, créateurs du monde,
Par qui la nature est féconde,
Formez vos saintes légions!
Au milieu des chants et des fêtes,
A de pacifiques conquêtes,
Marchons!

L'Orient se réveille, il crie;
Terre de douce volupté,
Donne-nous la FEMME-MESSIE,
La mère de l'humanité!
FEMME, voici ta nouvelle ère;
Pour mieux recevoir notre MÈRE,
Peuple, courage! travaillons!
Soldats de la MÈRE, pour elle
Faisons notre terre plus belle;
Marchons!

La MÈRE veut que la richesse
 Soit pour le soldat-travailleur,
 Elle flétrira la paresse
 Et donnera gloire au labeur.
 Elle enverra sa Grande Armée
 Au sein de la terre charmée
 Creuser de fertiles sillons;
 Soldats de richesse et de gloire,
 Nous sommes sûrs de la victoire;
 Marchons !

Nul obstacle ne nous arrête;
 A nous les eaux, la terre et l'air;
 Nous enlaçerons la planète
 D'un réseau de chemins de fer.
 La MÈRE dit, soudain des villes
 Surgissent, somptueux asiles
 De ses glorieux bataillons;
 Soldats de la gloire nouvelle,
 La MÈRE au bonheur nous appelle;
 Marchons !

La MÈRE aura des récompenses
 Pour ses soldats les plus vaillans;
 Elle aura des fêtes, des danses,
 Des croix-d'honneur et des rubans.
 Sa douce voix, pendant l'ouvrage,
 Leur dira : mes enfans, courage !
 Et les nommera par leurs noms;
 Soldats-travailleurs, pour entendre
 La voix d'une mère si tendre,
 Marchons !

Par ELLE nous vivrons en frères,
Par ELLE nous serons unis,
Comme la meilleure des mères,
ELLE chérira tous ses fils.
Plus de querelle, plus de haine!
Enfans de la famille humaine,
L'un pour l'autre nous travaillons;
Pour jouir d'un sort si prospère,
Saintes légions de la MÈRE,
Marchons!



DÉPART DE LYON.

HOART,
ROGÉ,
ARNAUD,
JANIN,
MENGIN,
REBOUL,
LAMY,
MACHEREAU,
DESLOCES.

A MONTPELLIER ;

ARNAUD quitte ;
CHARPIN, en mission dans cette ville, suit.

A MARSEILLE :

JANIN reste ;
COLIN prend l'habit, et suit.

A ARLES :

GIRARD prend l'habit, et suit.

A TOULOUSE :

RAVET, }
GALLET, } En mission dans cette ville, suivent.



466.1.7

